

SERMON SUR LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN



Mosaïque de Ravenne

«Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, l'autre publicain.» En les présentant l'un à l'autre, le Sauveur guérit leurs passions respectives. Car l'un est le compagnon de la vertu, l'autre celui du vice. Le Christ compare les extrêmes de la vie de chacun et met en balance l'homme juste et orgueilleux et l'humble pécheur, de sorte que l'espoir de la victoire, paradoxalement, enseigne à fuir les passions. En effet, le pharisien était un maître de vertu, un interprète de la loi, un héritier de la langue et de la fonction mosaïques, tandis que le publicain se livrait à l'infâme activité de la perception des impôts. Il amassait des richesses par l'extorsion, se livrait à des pillages et des vols insupportables, utilisait les lois comme des armes et recourait à la violence, ce qui lui valut la malédiction sur terre comme sur mer. Car le commerce du publicain étendait son avidité sur les deux mondes, son fruit sur les larmes de ses voisins, son trésor sur les malheurs d'autrui. Ainsi, le publicain, accablé par de telles passions, entra dans le temple, et le pharisien y entra aussi, apportant avec lui un trésor de vertus. Et que fit le pharisien ? Comme il est dit, il se leva et se mit à prier, comme s'il parlait à Dieu et le regardait en face, mais s'attendant plutôt à être enlevé dans les nuages pour converser avec Dieu au ciel. «Je te remercie de ce que je ne suis pas comme les autres.» Un bon début pour rendre grâce est de condamner le monde. Et le juge prononce la sentence de mort sur tous. «Car je ne suis pas comme les autres hommes.» Ô langue tyrannique du pharisien, car il se considérait comme tout, et considérait tous les autres comme un reste. «Je te remercie de ce que je ne suis pas comme les autres.» Ainsi, le pharisien se mit à blasphémer Dieu : «Tu n'as point d'autre juste sur la terre. Je suis le seul trésor de vertu pour toi. La terre serait dépourvue de justice si je n'y marchais pas. Je ne suis pas comme les autres hommes, et encore moins comme ce publicain.» Ainsi, la passion trouva matière et objet. Car l'orgueil de la condamnation ne laissa pas en paix celui qui entra avec le pharisien. Le

pharisien se révéla être un juge plutôt qu'un intercesseur, car il semble que lui aussi, avec Dieu, juge le publicain. «Après tout,» semble dire le pharisien, «sa présence souille mes actions de grâces; je ne voulais ni le voir ni me souvenir de lui. Mais je jeûne deux fois par semaine (ici, il dénonce l'avarice par la nourriture), je mets de côté la dîme de tous mes biens (et ici, en évoquant une dette, il fait de Dieu son débiteur). J'ai surmonté les commandements mosaïques par mes actes et transgressé la loi par mes exploits. «Par mes sacrifices, le temple s'est enrichi.» Tel est le pharisien, se vantant de sa mémoire des vertus.

Observons aussi le publicain. Où se cache-t-il pour prier ? Comme il est dit, se tenant à distance, il n'osa même pas lever les yeux au ciel, car, en y entrant, la conscience de ses péchés avait paralysé son audace. Le souvenir de ses actes obscurcissait sa vision. Il laissa échapper un profond gémissement, se frappa la poitrine, se punit lui-même à la place du juge, se déchirant l'âme en larmes, se frappant le cœur de la main; il devint son propre bourreau, laissant échapper la voix d'un criminel flagellé : «Ayez pitié de moi, pécheur.» Il dit : «Je n'ai aucune bonne action pour me protéger; je suis accablé de péchés de toutes parts, les vagues de mes injustices s'abattent sur moi, et je vois un océan de mes maux. Qui sera le médecin de mes douleurs ? Où fuirai-je et où trouverai-je du secours ? Quel acte juste présenterai-je, accompli volontairement ? Quelle bonne action compenserai-je mes chutes ? Comment échapperai-je à mes accusateurs sincères ? De quoi me tairai-je, de quoi dirai-je, que plaiderai-je, que cacherai-je, que pleurerai-je ? Levai-je les yeux vers le ciel, que j'ai insulté par mes crimes ? Tournerai-je mon regard vers Dieu, que j'ai blasphémé – et dont je me suis réjoui ? Mais en lui seul je trouverai un remède à mes maux; en me réfugiant dans sa miséricorde, j'échapperai au danger. Ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur ! Je ne peux me glorifier que du péché, non de la justice. Ne suis pas l'opinion du Pharisien, ô Juge, ne me méprise pas avec cet homme orgueilleux. Je sais que le Créateur est juste, mais je ne Le considère pas comme mon juge. Je recherche l'amour du prochain, seul salut pour les pécheurs. Je te montre mes blessures; accorde-moi la guérison. Que dit Celui qui voit les prières de tous, le Juge qui a entendu chacun ? Voyons quelle sentence Il prononce sur le pécheur humble et le juste arrogant. Il dit : «Le publicain est sorti du temple justifié, plutôt que le pharisien.» L'ordre a changé. Le publicain s'est avéré plus justifié que le juste pharisien, grâce au Juge juste. La nature des choses a été transformée. Celui qui est monté au ciel est tombé dans l'orgueil. Celui qui a atteint l'humilité est monté au firmament. Ô publicain, toi qui recueilles l'amour du prochain ! Publicain, toi qui as solennellement atteint le havre béni du salut ! Ô pécheur, toi qui as ouvert la voie à la prière courageuse pour les pécheurs ! Tu nous as enseigné que l'œuvre d'un publicain peut être plus puissante que la justice. Vous n'avez cessé de réclamer des impôts que lorsque vous les avez pris au Christ lui-même ! Le péage est terrible et pesant – l'orgueil, terrible – et il fait de l'homme un ennemi du Créateur. «Je ne suis pas comme ce publicain.» Tu dis vrai, pharisien, car il a obtenu l'acquiescement par l'humilité. Tu dis : «Je jeûne deux fois par semaine.» Mais c'est en vain que tu te donnes à fond en jeûnant par orgueil, car la passion de l'âme a souillé ton offrande. «Je ne suis pas comme les autres.» Votre ancêtre Abraham (ou plutôt, le père du publicain, car il partage son caractère) n'a-t-il pas parlé ainsi à Dieu, en regardant le sol : «Je suis poussière et cendre» (Gen 18,27) ? Voyez comment la reconnaissance de la faiblesse de sa nature ouvre la voie au Seigneur. Et il parla à Dieu, baissant les yeux de son esprit plus que ceux de son corps. N'entendez-vous pas la lyre de David chanter : «Un cœur brisé et contrit, Dieu ne le méprise pas» (Ps 51,18) ? De même, votre maître Moïse s'adressa à Dieu : «Qui suis-je pour aller vers Pharaon ?» (Ex 3,11). Fuyons, bien-aimés, la passion pour les «justes», car le pharisien est chassé de la justice. Fuyons l'orgueil, cause de la chute du diable lui-même. «Je vis Satan tomber comme un éclair » (Luc 10,18). L'ardeur de sa nature fut éteinte par la passion. Écoutons les paroles du Sauveur : «Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux» (Mt 5,3). À lui soit la gloire avec le Père et le saint Esprit, pour l'éternité. Amen.